

EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLES

—Moi aussi.... Quant à toi, Barabas, je sais que dans le temps, tu en raffolais.

—Je n'ai pas changé....

Eh bien ! je régale de trois douzaines. Je suis en fonds.

Il appela un des garçons qui baillait le dos appuyé contre le comptoir, les yeux vagues, les jambes fléchissantes sous la fatigue énorme d'une longue journée passée debout.

—Garçon !

—Monsieur ?

—Trois douzaines de Marennes bien fraîches et du vin blanc....

—Quel vin désire monsieur ?

—Du Chablis, du Sauterne, du Grave ?.... qu'est-ce que tu aimes, vieux ?

Barabas, dont les yeux s'allumaient à l'idée de ce festin, passa la langue sur ses lèvres.

—Oh ! moi, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai bu que de l'eau.

—Eh bien, du Sauterne.... hein ?

—Va pour le Sauterne.

—Mais du vieux, garçon, du vieux.... Et du gros poivre, du beurre frais.... et des citrons....

—Tu as donc gagné le gros lot, Victor ?

—Non, mais j'ai touché quelques mandats d'arrêt.... Ça me fait, en plus de mes appointements, un petit bonus d'une cinquantaine de francs....

Les huîtres arrivèrent.

Elles n'étaient qu'un prétexte pour boire.

Valentin avait compris. Et s'il avait conservé des doutes, ceux-ci se fussent vite dissipés devant la façon tout hospitalière dont Leroy versait, dans le verre du pauvre Barabas, des rasades de Sauterne.

Barabas, sans défiance, buvait sec.

Le vin était bon.

—Mais tu verses, tu verses ! disait-il parfois.

—Une cure.... une cure au Sauterne ! comme dit un de mes amis du service de la salubrité.

Deux bouteilles avaient été vidées en un clin d'œil.

Les huîtres avaient disparu.

—C'est curieux comme ça m'a ouvert l'appétit.... dit Leroy.

—Moi aussi, fit naïvement Barabas....

Leroy arrêta le garçon au passage.

—Un poulet froid, du jambon fumé et après cela, un bon roquefort.... Vous savez, nous n'avons plus de vin ?

Ce fut ainsi pendant une demi-heure.

Condamné à la sobriété par son dénuement même, le brave Barabas n'avait pas été longtemps sans ressentir sur son cerveau les influences du Sauterne.

Un peu de rouge montait à ses pommettes. Ses yeux brillaient ; il riait sans motif en regardant alternativement Valentin, puis son beau-frère.

Et d'une voix un peu pâteuse, il disait à chaque instant :

—Quelle noce ! quelle noce ! !

Il y eut encore une bouteille de vidée.

Après quoi, Barabas fut complètement gris.

La fatigue et la chaleur du bal, le Sauterne avalé en de trop copieuses libations, avaient eu raison de lui.

Victor l'examinait du coin de l'œil.

Et de temps en temps, sous la table, il pressait le genou de Valentin pour lui dire :

—Ça va ! ça va !

Il avait essayé, d'un mouvement lent de son pied, d'attirer à lui la boîte à piston.

Mais Barabas n'avait pas bougé.

L'instinct résistait encore chez le vieux, alors que la raison, depuis longtemps, avait déménagé !....

—Attendons ! murmura l'agent.

Du reste, il n'attendait pas longtemps.

En souriant toujours Barabas venait de pencher la tête sur sa poitrine, les yeux clignotants....

Il essaya de résister, se raidit contre le sommeil, répéta machinalement :

—Quelle noce ! quelle noce ! Il y a au moins vingt ans que je n'avais tant bu et si bien mangé !

Et ce fut tout.

Il s'endormit d'un sommeil profond, le sourire sur les lèvres.

—Le pauvre homme ! dit Valentin.

D'un coup de pied, Leroy attira la boîte à piston.

La jambe de Barabas retomba et fit perdre l'équilibre au corps, dont le buste flotta une seconde sur le canapé rouge du café, puis s'écroula doucement.

Le garçon s'approcha :

—Il est complètement paf, le piston ! dit-il.

—Oh ! nous le reconduirons à son domicile. Donnez-moi l'adresse....

Ce fut Valentin qui régla pendant que, sur le boulevard assombri par la pluie incessante, Victor essayait d'arrêter une voiture.

Un fiacre à quatre places passa.

Il le héla.

Cinq minutes après Barabas y dormait.

Au café, Leroy, d'un coup de couteau, avait fait sauter la serrure de la boîte.

Il souleva le couvercle.

Il ne s'était pas trompé et, triomphant, il montra à Valentin les papiers soigneusement ficelés.

—Voilà le pot aux roses ! dit-il. Ça vous appartient. Prenez et faites-en ce que vous voulez ; vengez votre pauvre père ou sauvez la famille d'Hauteport. Vous êtes le maître, le seul maître. Et vous pouvez compter sur ma discrétion absolue.

Valentin secoua la tête.

—Merci, dit-il, de m'avoir mis entre les mains une arme aussi terrible. Mais j'ai pitié de ce brave homme. Laissez-moi faire. Je veux que lui-même il me donne ces papiers.

—Comme il vous plaira.

Ils montèrent dans le fiacre auprès de Barabas endormi.

La rue des Accacias n'était pas loin.

Ils y furent bientôt arrivés.

—Nous n'allons pas le transporter chez lui sur nos épaules, je suppose, dit Leroy en riant.

Et il secoua Barabas avec vigueur.

Celui-ci se réveilla difficilement. La montée fut longue. Enfin le pauvre vieux fut mis à la porte.

Leroy plaça auprès de lui son piston.

Et il sonna violemment.

Il entendit bientôt les pas lourds de la mère Barabas.

La porte s'ouvrit.

—Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ? fit la vieille en reconnaissant son frère.

—C'est Barabas.... Il est un peu éméché.... couche-le....

Ils dégringolèrent l'escalier sans plus faire attention aux exclamations de Mme Barabas.

—Demain de bonne heure soyez auprès de lui, dit Leroy....

Vous n'avez plus besoin de moi....

Valentin serra silencieusement la main de l'agent de police.

Ils se séparèrent.

Le matin, Valentin sonnait chez Barabas.

Il était environ dix heures.

—Barabas doit être réveillé et son ivresse est dissipée, c'est probable.... se disait le jeune homme.

A la mère Barabas, Valentin expliqua qu'il avait accompagné le musicien, la veille, et qu'il avait aidé Victor à le transporter jusqu'à son sixième étage.

Sa visite n'avait pas d'autre but que de prendre des nouvelles du vieux.

—Vous êtes bien aimable, monsieur, dit la femme. Entrez donc. Barabas est levé.... Ne faites pas attention au désordre de l'appartement.... J'achève le ménage....

Valentin entra.

En entendant parler, Barabas était sorti de la chambre à coucher.

Il ne reconnut pas Valentin tout de suite.

Il avait la tête bien lourde, ce matin-là, le pauvre homme,—une barre de fer dans le front.

Il considérait Valentin avec curiosité.

—Ah ! dit-il, je vous reconnais.... Vous étiez hier soir avec Leroy.

Et se mettant à rire :

—Quelle noce, hein ? quelle noce !.... Asseyez-vous donc !

—Monsieur Barabas, dit le jeune homme, lorsque M. Victor Leroy, votre beau-frère, nous a présentés l'un à l'autre, il a,—volontairement,—oublié de vous dire mon nom tout entier.

—Ah ! pourquoi ?....

—Vous le devinez peut-être lorsque vous saurez que je m'appelle Valentin de Séverac.

Le nom frappa Barabas, mais, dans son cerveau appesanti par la soirée de la veille, la mémoire ne revenait pas.